Ami du Clergé du 21 mars 1929

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour le Vendredi Saint. — I. La mort de Jésus, preuve de sa divinité, 177. — II. Les Sept Paroles. 180.
Sermons pour Pâques. — I. Le Christ-Roi, 185. — II. Jésus-Christ vainqueur de la mort et de la haine, 187. — III. La résurrection de Notre-Seigneur et l'Eglise de France. 188.
Cinq minutes d'Evangile. — XXI. *Dimanche de Quasimodo :* Les Apôtres ont réellement vu le Sauveur. 190.
Aux Enfants de Marie. — XV. La formation intellectuelle, 191.

POUR LE VENDREDI SAINT

I

LA MORT DE JÉSUS, PREUVE DE SA DIVINITÉ

Vere hic homo Filius Dei erat.
Cet homme **était vraiment** le Fils de Dieu. (Marc, XV, 39).

Mes frères,

Ce soir, bien des incrédules vont répéter ironiquement : « Votre Dieu est mort, dites-vous. Mourir, c'est vraiment un singulier moyen de montrer qu'on est Dieu ! » — Et là-dessus, ils grefferont d'autres objections plus ou moins blasphématoires, et, entre autres, celle-ci déjà énoncée au pied même du Calvaire : « Cet homme qui prétend sauver le monde ne peut donc se sauver lui-même ? »

M. f., pour mesurer à sa juste valeur la grandeur d'un homme, il ne suffit pas de savoir comment il a vécu ; il faut, de plus, rechercher comment il est mort. Or vous savez comment Jésus-Christ est mort. Regardez depuis Gethsémani jusqu'au Golgotha où il est étendu sur son gibet : toutes les passions se sont donné rendez-vous autour de lui. La trahison, l'odieuse trahison, ouvre la marche avec Judas qui vend son Maître par un baiser. Puis viennent les faiblesses des uns, la perfidie des autres, la lâcheté de tous : Pierre renie trois fois son Maître ; Pilate le condamne, tout en le sachant innocent et il s'en lave les mains ; Hérode se moque de lui. Est-ce tout ? Hélas ! Que d'autres lâchetés suivent encore !

Jésus, conspué, flagellé, couronné d'épines, voit son divin visage couvert de crachats ; tout le long de la voie douloureuse, il est insulté par une foule cruelle qui pousse des cris de mort, la même foule, du reste, qui, le dimanche précédent, lui chantait l'*Hosannah !...* Enfin, il est cloué sur le bois d'infamie par les Juifs aidés des soldats romains ; il meurt, maudit, abandonné par tous ses compatriotes.

Et cependant, cette victime, n'est-ce pas Jésus qui, pendant sa vie publique, a enseigné au monde une doctrine sublime, qui a vécu une vie idéalement pure ? N'est-ce pas Jésus au cœur incomparablement bon, miséricordieux, paternel ? Jésus dont les mains étaient toujours pleines de bienfaits ? Jésus qui semait les miracles sur ses pas, guérissant les malades, ressuscitant les morts ? Jésus, en un mot, qui « *transiit benefaciendo* » ? — Et le voilà, ce même Jésus, qui succombe aujourd'hui, — l'Eglise en célèbre l'anniversaire, — sous la conjuration de toutes les lâchetés et de tous les crimes.

En résumé, les incrédules ne sont-ils point en droit de penser que c'est là un naufrage, que la gloire de Jésus succombe tout entière dans son trépas, et que la croyance en sa divinité s'y trouve irrévocablement ruinée ?... Est-il vraiment Dieu, celui qui subit une telle mort ?

M. f., quand on comprime l'eau, elle jaillit avec plus de force ; quand on comprime le feu, il pétille avec plus d'ardeur ; quand on éprouve une grande âme, on la rend plus belle encore. La mort de Jésus n'est pas la mort d'un homme ordinaire ; la mort de Jésus n'a servi qu'à faire resplendir sa beauté adorable. Elle achève la grandeur du Christ, et, entendez bien, *elle prouve surabondamment sa divinité.* Oui, tout est divin dans cette mort ; oui, Jésus, par sa mort comme par sa vie, a montré qu'il était vraiment le Fils de Dieu.

Vous connaissez tous les détails de cette mort, je ne les énoncerai pas ce soir ; mais j'étudierai avec vous ce drame sublime pour y voir que la sainte victime est vraiment divine, et est morte, comme elle a vécu, en Dieu. Nous verrons d'abord les *préludes* de cette mort à travers les siècles qui l'ont précédée ; ensuite nous assisterons au *drame* lui-même, enfin à son *dénouement,* et nous en tirerons les conclusions nécessaires. Mais, auparavant, prosternons-nous devant la Croix, pour implorer d'elle lumière et vie. O Croix sainte, que tes divins rayons inspirent ma parole et qu'ils illuminent les âmes et les cœurs de ceux qui m'entendent ! *O Crux, ave !*

I

Jean-Jacques Rousseau, dans un moment de sincérité, a laissé échapper ce remarquable aveu : « Si la mort de Socrate est d'un sage, la mort de Jésus est d'un Dieu. » Pour nous en convaincre, m. f., il suffirait d'étudier les préludes de cette mort.

I. — De longs siècles à l'avance, la mort de Jésus-Christ *a été annoncée par les prophètes,* avec une précision et une abondance de détails qui impressionnent tout esprit sincère. Les Livres sacrés de l'Ancien Testament sont pleins d'oracles qui, groupés, mis à leur place, comme les fragments d'une mosaïque sublime, constituent un récit anticipé de la Passion du Christ.

Des siècles à l'avance, les Prophètes ont vu les peuples conspirer contre Jésus, les Apôtres en fuite ; ils ont vu celui qui était à la table du Maître, qui mangeait son pain, se lever et le trahir pour trente deniers ; ils ont vu le Juste souffleté, injurié, flagellé ; ils ont vu ses pieds et ses mains percés, son visage couvert de crachats, son corps devenu une plaie, des pieds à la tête ; ils ont compté tous ses

os ; ils ont vu les soldats tirant sa robe au sort ; et l'un d'eux, Daniel, avec une précision mathématique, a fixé la date de sa mort.

Aucun des motifs, aucun des détails, aucun des résultats de ce drame sanglant n'a été ignoré des siècles qui l'ont préparé, de telle sorte que tout Juif pieux et instruit dans les Saintes Lettres pouvait faire son Chemin de croix avant que la Croix, levée de terre en face des nations, ait porté sur ses branches bénies le fruit de notre salut.

Lisez les oracles prophétiques, vous y trouverez tout l'Evangile. Les faits concordent exactement avec les prédictions. Ce n'est pas le hasard, ce n'est pas l'industrie humaine, c'est Dieu même qui a créé une telle harmonie entre la prophétie et la réalité. Longtemps avant qu'il s'exécutât, le poème des souffrances et de la mort de Jésus-Christ était élaboré, achevé, écrit tout entier de la main de Dieu.

II. — Et voilà que ce drame va se réaliser : la Victime est à pied d'œuvre ; elle discerne clairement toutes les circonstances et les péripéties au cours desquelles la mort viendra la chercher.

L'homme est *surpris par la mort* : l'accident qui divisera notre nature humaine, le jour, l'heure, l'instant qui nous verra passer de vie à trépas, tout cela est pour nous enveloppé d'une ombre impénétrable. Quand ? Comment mourrons-nous ?... Impossible de percer ce terrible secret qui pèse comme un cauchemar sur notre vie !

En Jésus-Christ, rien de pareil. Il sait tout ce que les prophètes ont dit de lui, tout ce que les Juifs vont faire de lui : « Nous allons à Jérusalem, dit-il à ses Apôtres, et tout ce qui a été écrit touchant le Fils de l'Homme va s'accomplir ; il sera livré aux Gentils, crucifié... » Ainsi il parle de sa mort et de tout ce qui l'accompagnera avec un calme, une quiétude, une assurance et un bonheur qui ne sont pas de l'homme.

« En vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira...; Pierre, avant que le coq ait chanté, tu me renieras trois fois. » Cette prescience, m. f., n'est-elle pas surhumaine ? Dieu seul peut avoir une pareille vision, parler et préciser ainsi.

Mais non seulement Jésus-Christ prédit sa mort avec une certitude divine, c'est *librement* aussi qu'il choisit la mort la plus ignominieuse et la plus douloureuse. Pour nous autres, la mort est inéluctable. Nous ne la choisirons pas librement, elle nous étreindra malgré nous. Jésus-Christ, lui, ne succombe pas sous l'inexorable empire du destin : il en est le maître. Tout est, non seulement prévu, mais voulu, dans ses souffrances et dans sa mort : il meurt à son heure. Tant que celle-ci n'est pas venue, les forces humaines ne peuvent rien contre lui : il tient en respect les violences et les brutalités de ses ennemis. Il se dissimule à leurs regards, et se rend inaccessible à leur étreinte, ou bien il traverse, tranquille, et insaisissable, les foules impuissantes qu'ils ont ameutées contre lui. Ils ne pourront exécuter leur exécrable projet que lorsque Jésus aura prononcé ces paroles : « Mon heure est venue... je quitte le monde et je vais à mon Père. »

Regardez plutôt au Jardin des Oliviers. Au moment où il va être saisi par les soldats de la Synagogue, il marche au devant d'eux et leur demande : « Qui cherchez-vous ? — Jésus de Nazareth. — C'est moi ! » A ce seul mot, ils tombent foudroyés. Evidemment, c'est un maître qui parle, et son rôle de victime fait resplendir sa bonté sans supprimer sa puissance. Tant que son heure n'est pas venue, il tient également en respect les forces de la nature qui ne peuvent rien contre lui. Il les a domptées plus d'une fois, et après avoir fait rentrer la vie dans le corps de Lazare, mort depuis quatre jours, il pouvait bien la retenir dans le sien. « Nul ne m'ôte la vie, dit-il, mais je la quitte moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre. » — Dites-moi, est-ce là le langage d'un homme ou d'un Dieu ?

Voyez-le : il résiste à des supplices qui feraient mourir mille fois tout autre que lui. Il exhale son âme, non par défaillance et épuisement, mais quand il lui plaît de la laisser partir. La mort l'attend pendant trois heures. Du haut de la Croix, il baisse la tête ; la mort s'approche à ce signe, et il rend l'esprit.

Oui, en vérité, c'est bien la mort d'un Dieu.

Mais pour mieux nous en convaincre, pénétrons plus avant dans ce drame émouvant ; nous y verrons éclater la divinité du Christ dans les actes, dans les paroles et jusque dans le silence du Maître.

II

I. — Au plus fort de ses abaissements, Jésus-Christ *ne cesse de se montrer tout-puissant*. Il sème les prodiges sur le chemin de sa douloureuse Passion. D'un mot, nous l'avons déjà vu, il terrasse les soldats venus pour l'arrêter ; d'un mot, il délivre ses Apôtres : montrant ces derniers aux soldats, il ordonne de les laisser aller et il ne leur est fait aucun mal. Maître souverain, il livre et il délivre : il livre sa propre vie ; il délivre celle de ses amis.

Un moment après, il guérit miraculeusement le serviteur du Grand Prêtre qu'un de ses disciples a blessé. Plus loin, en descendant les degrés du Prétoire, il rencontre son apôtre Pierre qui vient de le renier trois fois, il jette alors un regard profond sur ce renégat dont il a prédit la chute ; Pierre est atterré, il se voile la face, il pleure sa faute. Le regard du Christ l'a terrassé : c'est le regard d'un Dieu.

Cloué à la Croix, réduit à l'extrême impuissance, il touche le cœur d'un des scélérats qui ont blasphémé à ses côtés et lui fait demander pardon.

D'un bout à l'autre de sa Passion, on se demande comment son corps sacré peut se soutenir si ce n'est par un miracle à chaque instant renouvelé. Il agonise à Gethsémani. Va-t-il y mourir dans la sueur de sang ? Non, le voilà debout, il marche vers ses juges, calme, serein, en pleine possession de lui-même. — Après les douleurs du couronnement d'épines, l'épuisement de la flagellation, va-t-il tomber à terre et expirer ? Non ; le voilà debout encore : il porte lui-même l'instrument de son supplice. — On lui arrache violemment ses vêtements collés à sa

chair ensanglantée, et cela ne lui fait rien perdre de ses forces qu'il veut garder pour rester trois heures durant dans les angoisses de l'agonie sur sa Croix.

Dans tous ces supplices, il y avait beaucoup plus de tourments qu'il n'en fallait pour briser la vie la plus robuste. Jésus-Christ résiste, il vit toujours, là où d'autres tombent et expirent. La surabondance de ses douleurs fait éclater sa force surhumaine et son divin pouvoir. Il est vraiment maître de la vie et de la mort, c'est-à-dire un Dieu jusqu'à son dernier instant.

II. — Au milieu de ses souffrances mêmes, l'*attitude* du Christ prouve sa divinité. Victime de la plus exécrable injustice, il ne s'en émeut pas, il ne cherche pas à s'en faire gloire. Il est résigné sans bassesse, et fort sans ostentation. Il ne courbe pas la tête devant ses bourreaux, il ne la relève pas non plus pour les braver. Il n'exagère, ni l'immensité de sa patience, ni la démonstration de son courage. Tout est divin dans la mort de Jésus : son attitude comme ses *paroles*.

Jésus-Christ parle peu dans sa Passion, mais ses mots resteront à jamais fixés dans la mémoire du genre humain.

Quel accent de tendresse, de bonté, de miséricorde, quand il dit à Judas : « Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici ? C'est donc par un baiser que vous trahissez le Fils de l'Homme ? » Un Dieu seul, devant une telle trahison, peut sentir germer en lui le pardon.

Aux soldats qui le saisissent, il ne parle point en prisonnier, en vaincu, il parle en Maître, avec un ton d'autorité surhumaine : « Si c'est moi que vous cherchez, ne touchez pas à mes disciples. » Et les soldats obéissent, laissant fuir les disciples : Dieu a parlé.

Au valet de Caïphe qui le frappe brutalement et lui dit : « Est-ce ainsi qu'on parle au Grand Prêtre ? » Jésus répond : « Si j'ai mal parlé, montrez-le moi ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? » Quelle douceur dans ce reproche, quel appel mesuré au droit et à la justice ! Quelle majestueuse possession de soi-même ! C'est Dieu qui parle.

Est-ce un homme comme vous et moi qui parle à Caïphe ? Celui-ci lui a demandé : « Etes-vous vraiment le Christ ? » Entendez la réponse aussi ferme que précise : « Tu l'as dit, je suis le Christ et vous me verrez, assis à la droite du Dieu tout-puissant, venir sur les nuées du ciel. » — « Etes-vous vraiment le Fils de Dieu, » lui diront les membres du Sanhédrin. Et Jésus de répondre : « Oui, je suis le Fils de Dieu. » A Pilate qui l'interroge sur sa royauté : « Oui, répond-il, je suis roi ! Mais mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, j'aurais des serviteurs qui combattraient pour moi. Je suis venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité ! »

Admirons, m. f., cette élévation d'esprit de la sainte Victime, cette absence chez elle de toute préoccupation vulgaire, dans un moment si grave où la mort se décide. Dieu, Dieu seul peut parler ainsi.

N'est-ce pas encore la charitable compassion d'un Dieu qui s'exprime par ce mot adressé aux femmes qui le suivent sur le chemin du Calvaire : « Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous, car des jours mauvais viendront pour vous. »

Tout à l'heure, dans le dénouement de cette sainte Passion, nous recueillerons d'autres paroles, toutes indicatrices d'une autorité divine, mais, dès maintenant, nous savons que les quelques mots dits par Jésus, du Prétoire au Golgotha, ne peuvent venir que d'une bouche divine. Oui, dans ce grand drame de la mort de Jésus, tout est divin, ses actes, son attitude, ses paroles ; j'ajouterai : son *silence*.

Je l'ai déjà dit, Jésus parle peu dans sa Passion. Pourquoi ? La parole avait été, pendant sa vie, une arme victorieuse dont il s'était maintes fois servi pour dompter l'opinion et confondre ses ennemis. Il pouvait, à l'heure du trépas, s'en servir encore pour mettre en déroute le complot des Pharisiens et appeler à sa défense les passions populaires.

En présence de la mauvaise foi de Caïphe, de la brutalité des soldats, de la corruption d'Hérode, de la lâcheté de Pilate..., en présence d'un procès qui ne tient pas debout, où toutes les règles de la justice sont foulées aux pieds, puisque l'accusation elle-même est inconsistante et que Pilate ne peut la faire préciser par le Sanhédrin, un homme ordinaire aurait-il pu résister à la tentation de parler et de venger son innocence par une explosion éloquente de juste colère et de vérité ?

Jésus-Christ est plus qu'un homme, plus qu'un héros, plus qu'un saint. Jésus-Christ se tait, parce qu'il le veut. Ce silence de Jésus, comme ses miracles, comme sa parole, atteste la sagesse, la puissance et la sérénité d'un Dieu qui affronte volontairement la mort, sans ostentation comme sans bassesse, sans abattement comme sans fierté.

M. f., cette attitude est unique dans l'histoire, et nous, les amis de Jésus, nous faisons nôtre la parole du Centurion : « Vraiment, cet homme était le Fils de Dieu. » Oui, si la mort de Socrate est d'un sage, en vérité la mort du Christ est d'un Dieu : tout est divin dans cette tragédie sublime, et c'est encore plus vrai si on en considère le dénouement fatal.

III

Nous sommes au Calvaire, nous touchons au *dénouement* du grand drame d'où découle notre salut et notre Rédemption. La vision du divin devient plus nette encore.

Ce sont d'abord les *paroles* du Crucifié, ce sont ensuite les *prodiges* qui accompagnent son dernier soupir, c'est enfin l'*affirmation des témoins* émus.

I. — Jésus est en croix, il parle : écoutons-le.

Un des larrons crucifiés avec lui est touché par le calme, la douceur, la patience de Jésus. De toute sa personne doit rayonner une telle sainteté, que ce larron croit en Jésus, et s'écrie : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez arrivé dans votre royaume. — En vérité, reprend Jésus, tu seras avec moi aujourd'hui dans le Paradis. » N'est-ce pas une pleine souveraineté qui s'affirme dans cette promesse ? Alors que ces hommes vont mourir, que

tout paraît désespéré, seul un Dieu peut faire briller une telle espérance et donner une telle certitude sur l'au-delà.

Après quelques instants de silence, Jésus clame : « J'ai soif ! » Un soldat, saisi de compassion, lui donne à boire. Mais ce dont souffre Jésus, c'est surtout de la soif des âmes, et il aspire à consommer le sacrifice qui les rachètera. Qui donc peut, à deux doigts de la mort, parler ainsi, sinon Dieu lui-même ?

Qui donc, au milieu de la plus forte tempête de douleurs, de souffrances physiques et morales, qui donc, sinon Dieu lui-même, peut garder assez de paix et de tranquillité pour dicter son testament suprême et consoler ce qu'il chérit le plus au monde, sa sainte Mère et Jean, son disciple bien-aimé ?

Tant de douleurs auraient dû désarmer les bourreaux... Hélas ! leurs injures redoublent, au contraire. Et cependant, sur leurs têtes ils entendent ces paroles de miséricorde : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ! » Quelle infinie mansuétude ! O Christ bien-aimé, le pardon qui tombe de vos lèvres expirantes surpasse tous les prodiges de votre vie. Bénir vos meurtriers, c'est l'effet d'un amour qu'un cœur d'homme ne pourra jamais contenir.

La dernière parole de Jésus est une parole de pardon, car, peu après, il s'écrie : « *Consummatum est.* » Oui, tout est consommé ! Du haut de la Croix, les yeux du Christ contemplent le passé, le présent, et l'avenir. D'un regard, il voit tout ce qui a été prédit de lui, il constate l'accomplissement des prophéties dans les événements qui les vérifient. Il voit son sacrifice accompli, la réconciliation opérée pour toujours, et, interprétant les premiers prophètes de l'ancien monde jusqu'aux derniers saints du nouveau, il unit, en sa personne, le ciel avec la terre, le temps avec l'éternité.

II. — C'est fini : il expire, son âme s'en va, non pas dans un souffle à peine entendu, mais dans un cri puissant, semblable au cri d'une foule et qui épouvante les gardiens de son gibet. Cette liberté conservée jusqu'au dernier moment, ce cri jeté avec tant de force, ces prophéties vérifiées avec tant d'exactitude, cet ordre donné du haut de la Croix à la mort qui l'attend pendant trois heures, tout révèle celui qui a dit : « J'ai le pouvoir de donner ma vie et de la reprendre. » Ce mourant, ce mort est plus qu'un homme, c'est Dieu.

Voyez comme tout, autour de lui, s'imprègne de sa divinité, et comme des signes éclatants accompagnent son dernier soupir. Le voile du Temple se déchire du haut en bas, la terre tremble, les rochers se fendent, le soleil s'éclipse, les ténèbres s'étendent sur la terre, les tombeaux s'ouvrent, les morts ressuscitent et vont épouvanter Jérusalem. Tout l'univers est dans le deuil à cause de la mort de son auteur. Ces phénomènes miraculeux ne sont pas invention des Evangélistes, ils sont consignés dans les archives de l'Empire romain. Cent-soixante ans après, Tertullien, dans son *Apologétique*, invoquait ce précieux document, et le martyr Lucien, s'adressant aux empereurs, leur dit : « Oui, je crois à la divinité de Jésus-Christ, et vous devriez y croire vous-mêmes d'après vos propres Annales ; ouvrez-les : vous y trouverez que du temps de Pilate, quand le Christ souffrit, les ténèbres prirent la place de la lumière. »

III. — Ces faits ne relèvent nullement de la légende, ils sont réels, car les témoins de ces signes extraordinaires en furent émus, bouleversés, soudainement changés.

A la vue du tremblement de terre et de l'obscurcissement du ciel, en entendant le cri puissant qui s'échappe de la bouche du Christ expirant, le centurion romain s'écrie : « Vraiment, cet homme était le Fils de Dieu ! » Et il n'y a pas que ce païen à être ému ; beaucoup de Juifs descendent du Calvaire en se frappant la poitrine : « Nous avons répandu le sang du Juste. »

* *

Oui, Jésus est Dieu, puisqu'il est mort en Dieu.

Mais si Jésus est Dieu, il est par conséquent notre Maître, et c'est à cette conclusion que j'en veux venir ; il a donc le droit de nous commander, et nous ne pouvons nous écarter de la voie qu'il nous a tracée. Aimons donc la Croix qui nous a sauvés ; défendons-la. Qu'elle ait la place d'honneur à nos foyers. Mères de famille et jeunes filles, ne rougissez pas de la porter sur vos poitrines. Que la Croix garde les berceaux de vos enfants, qu'elle console les derniers instants de vos mourants, qu'elle étende toujours ses bras bénis sur vos campagnes et bénisse vos maisons : ayez à honneur de relever les Calvaires de vos chemins, et souvenez-vous que la terre ombragée par la Croix ne sera jamais une terre maudite. Mais souvenez-vous aussi que le cœur qui aime la Croix et lui donne une place d'honneur sera toujours béni et consolé de Dieu.

Soyez donc, m. f., les amis et les serviteurs de la Croix, la Croix vous sauvera. Au Christ qui donne le Paradis, demandons la grâce qui nous aidera à l'atteindre ; si notre prière est aussi pleine de foi que celle du larron pénitent, nous entendrons les mêmes paroles d'espérance au soir de notre vie. Ainsi soit-il.

II

LES SEPT PAROLES

Mes frères,

L'heure est venue pour Jésus de retourner au ciel ; mais avant de quitter la terre, il veut laisser aux siens qu'il a toujours chéris, dit l'apôtre S. Jean, le mémorial le plus affectueux de sa venue. Le repas de la Cène touchait à sa fin ; Jésus, dominant dans son cœur la pensée de la trahison de Judas pour ne laisser place qu'à l'amour, prend un des pains azymes, lève les yeux au ciel comme pour implorer l'assistance de son Père (tant est grande la merveille qu'il va réaliser !), puis il bénit ce pain : « Prenez et mangez, dit-il à ses Apôtres, ceci est mon corps, qui sera livré pour vous ; faites ceci en mémoire de moi ; » et pour la première fois, sous les voiles mystiques du Sacrement, la Divinité tout entière est donnée avec la chair du Christ aux Apôtres étonnés.

Désormais, sous le toit de la plus humble demeure aussi bien que sous les voûtes des plus somptueuses cathédrales, le pain des anges, tombé des mains du prêtre, héritier des Apôtres, deviendra la joie de l'enfant, la défense du jeune homme, le soutien de l'homme mûr, la consolation du mourant.

Au souvenir de cette double institution du sacerdoce et de l'Eucharistie, l'Eglise triomphe ; la croix de l'autel a échangé le voile de la tristesse pour celui de la joie, le cantique des anges a retenti, des trônes sont élevés et les fidèles accourent de toutes parts rendre hommage à la munificence de Jésus-Hostie... Hélas ! cette joie ne dure qu'un instant. A la fin du sacrifice, les cloches muettes, les autels dépouillés, les tabernacles vides, tout symbolise à nos yeux la douleur et le deuil. Le repas de la Cène n'était pas encore fini que le traître Judas, entraîné par les puissances de l'enfer, avait quitté la salle du festin ; quelques instants encore, et le marché inique sera consommé.

Je ne vous représenterai pas, m. f., le Sauveur agonisant dans le jardin de Gethsémani, comparaissant devant les prêtres et jugé au mépris de toutes les lois de la justice, calomnié par des accusateurs séduits et vendus, traîné tour à tour de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, d'Hérode à Pilate, et ce dernier enfin, affolé par de vaines terreurs, abandonnant l'innocence à la haine de ses accusateurs. L'Eglise a déjà rappelé tous ces faits à la mémoire de vos cœurs. Je me contenterai de contempler avec vous sur le Calvaire la divine Victime et de recueillir les dernières paroles qui tomberont de ses lèvres expirantes. Puissiez-vous, en entendant ces paroles, sentir vos cœurs s'embraser d'amour ! Puissent vos esprits avoir l'intelligence de cette science divine que le monde traite de folie, mais que S. Paul se glorifiait de connaître à l'exclusion de toute autre science, la science du sacrifice, la folie de la Croix !

I

Les soldats avaient achevé leur œuvre, Jésus était fixé sur la croix, et près de lui, pour réaliser la parole du Prophète, deux malfaiteurs étaient crucifiés. A Celui qui dans la cour céleste est assis à la droite du Père tout-puissant, l'homme donne ici-bas pour compagnons deux scélérats. Du haut de sa croix, Jésus abaisse son regard sur ceux qui viennent de consommer l'iniquité. Va-t-il, comme ses disciples le lui ont conseillé dans ses missions, attirer la foudre du ciel sur ces infortunés déicides ? Ecoutez : « *Mon Père,* s'écrie-t-il, *pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font !* »

Désireux d'obtenir le pardon des coupables, Jésus rappelle son titre de Fils. Ne sentez-vous pas, m. f., dans ce cri jeté au cœur de Dieu, l'amour infini du Sauveur qui poursuit ces malheureux ? « Celui qui vous supplie, ô mon Père, semble-t-il dire, c'est votre Fils bien-aimé, à qui vous avez tout donné, en qui vous avez mis vos complaisances de toute éternité. Sa voix vous implore en même temps que son sang coule pour ces infortunés, pardonnez-leur ; ils ne m'ont pas connu ; s'ils avaient pu soupçonner que j'étais leur Sauveur et leur Dieu, ils ne m'auraient pas ainsi traité ; mon Père, faites-leur grâce, excusez leur ignorance. »

Et pourtant, m. f., peut-on dire que les Juifs ne savaient pas ce qu'ils faisaient, alors que Pilate lui-même avait reconnu que la haine seule les avait poussés à livrer Jésus ? Le Sauveur, lui, ne veut pas connaître leur malice ; il veut se rappeler seulement que c'est pour eux qu'il va mourir, et il ne veut pas qu'ils soient privés des fruits bénis de sa mort.

Pardonner à ses bourreaux, prier pour eux, quel homme avait jamais tenu pareille conduite ? C'est bien là le précepte nouveau de la charité que Jésus est venu apporter au monde : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. » Il peut dire maintenant à ses disciples : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous agissiez comme vous m'avez vu agir. » Oserez-vous maintenant, en présence de la conduite du divin Maître, conserver dans votre cœur des sentiments de haine envers vos frères ? Rappelez-vous la parole de Notre-Seigneur : « La mesure du pardon qui vous sera accordé au dernier jour sera précisément la mesure que vous aurez employée pour les autres. »

II

Ceux pour qui Jésus vient d'apaiser le courroux du ciel vont-ils du moins se frapper la poitrine ? Il n'en est rien. Pour ajouter encore aux humiliations du Sauveur, ils insultent à ses souffrances. Ils passent et repassent devant la croix, et rappelant au Christ la prophétie qu'il avait faite et qui avait servi de futile prétexte à sa condamnation : « Va donc, lui disent-ils, toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, sauve-toi donc toi-même ! Si tu es le roi d'Israël, descends donc de la croix et nous croirons en toi. Tu as mis ta confiance en Dieu, que Dieu te délivre donc s'il le veut, puisque tu l'as affirmé : Je suis le Fils de Dieu. »

Les compagnons de supplice de Jésus se tournent aussi vers lui : « Si tu es le Christ, sauve-toi, et sauve-nous ! » Un seul des larrons avait parlé, celui qui se trouvait à la gauche du divin crucifié. L'autre contemple Jésus souffrant, il étudie cet étrange condamné, sa patience le déconcerte : aux moqueries des scribes et des pharisiens, il n'a répondu que par des paroles de pardon ; aux insultes de ses ennemis, il a opposé une prière suppliante pour attirer sur eux la miséricorde du ciel. A ce spectacle, son cœur de bandit a été touché, et ne pouvant plus contenir son admiration, il atteste l'innocence de Jésus : « Comment ! dit-il à son compagnon, tu ne crains donc pas Dieu, toi qui pourtant vas mourir ? Nous, du moins, nous souffrons la peine que nous avons méritée ; mais lui, qu'a-t-il donc fait ? » Sa foi s'échauffe pendant qu'il prononce ces paroles, et saluant en Jésus le Roi éternel des siècles : « Seigneur, ajoute-t-il, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume. » Jamais grâce plus soudaine n'avait transformé un criminel en martyr, mais

aussi jamais confession ne fut plus méritoire. C'est à l'heure où Jésus est abandonné de tous, où il est moqué et insulté par les soldats et par les prêtres, que le bon larron proclame hautement son innocence et sa divinité. Alors va se vérifier pour lui la parole du divin Maître : « Celui qui me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon Père qui est dans les cieux. » Jésus en effet, entendant cette prière de son compagnon de douleurs, tourne la tête vers lui : « *Aujourd'hui même,* lui dit-il, *tu seras avec moi dans le Paradis.* »

Au souvenir de cette conversion, que notre confiance en Dieu se ranime. Apprenons par l'exemple du bon larron à ne jamais désespérer de la miséricorde de Dieu. Quelques nombreuses que soient nos fautes, recourons à lui avec confiance. Hier matin, vous êtes venus à la rencontre de votre Dieu, vous l'avez goûté dans la sainte communion, vous avez senti, vous aussi, les délices qu'éprouva l'apôtre bien-aimé lorsqu'au soir de la Cène il reposa sur la poitrine de son Dieu devenu son frère par l'amour. C'est auprès de son autel que toujours il faudra venir le trouver. M. f., n'oubliez jamais que Jésus est venu sur la terre chercher la brebis égarée, qu'il est descendu du ciel spécialement pour les pécheurs. Un acte d'amour, un aveu de votre misère, une humble confession de vos fautes, et vous serez récompensés largement : le bon larron ne demandait qu'un souvenir, et c'est la béatitude immédiate du ciel que Jésus lui accorde.

En même temps que la fin du bon larron ouvre nos cœurs à la confiance, la fin du mauvais larron nous rappelle la menace des jugements de Dieu. Comme son compagnon, le mauvais larron a été voleur et criminel ; comme lui, il a été témoin de la passion du Sauveur ; comme lui, il a entendu Jésus répondre aux insultes de ses bourreaux par des paroles de pardon et d'amour. Mais son cœur, plus dur que le rocher, n'a pas été attendri par ce spectacle ; au moment où Jésus verse son sang pour obtenir le pardon de tous les pécheurs, ce malheureux mêle sa voix à celle des ennemis qui injurient le Sauveur, et, après avoir vécu en impénitent, il meurt en blasphémateur.

III

Cependant, les insultes devenaient moins violentes ; la foule, frappée de l'étrange conduite du supplicié, ne prenait point part à la haine de ses ennemis, elle commençait à s'écouler silencieuse, profondément impressionnée par le spectacle du Calvaire. A ce moment, Marie put s'approcher de la croix et venir contempler de plus près son Fils bien-aimé. Auprès d'elle se trouvaient Jean, l'apôtre chéri du Sauveur ; Marie-Madeleine, la pécheresse convertie, pour jamais dévouée à Jésus, et quelques autres pieuses femmes.

Choisie de Dieu pour être la mère du Verbe incarné, Marie devait payer ce glorieux privilège par le plus douloureux des martyres. A travers ses larmes, elle contemple cette tête adorable, ensanglantée par les épines, ces lèvres que le travail de la mort rend déjà livides, cette face auguste que souvent elle a couverte de ses maternels baisers et qu'en ce moment la sueur, la poussière et le sang souillent indignement. A ce spectacle, elle sent son âme brisée, son affliction s'exhale dans les lamentations les plus déchirantes, et la plus touchante des proses de l'Eglise, le *Stabat,* ne peut nous donner qu'une très faible idée de l'océan de douleurs dans lequel fut plongé le cœur de Marie.

Jésus qui, il y a un instant, a laissé tomber de ses lèvres des paroles d'amour pour ses bourreaux, ne peut oublier sa Mère dans cette immense tristesse. Sans doute, au moment de la quitter, il veut lui assurer un consolateur et un soutien ; mais, il y a plus : ses regards plongent dans l'avenir, il voit déjà son Eglise prenant naissance dans Jérusalem, et il veut donner aux premiers chrétiens Marie pour modèle et pour mère.

Du haut de sa croix, il abaisse vers elle son regard attendri, évitant de la nommer pour ne pas enfoncer un nouveau glaive de douleurs dans cette âme déjà si affligée et aussi pour ne pas l'exposer aux insultes des Juifs : « *Femme,* lui dit-il, *voici votre fils.* » Et ses yeux désignaient S. Jean. « O Marie, vous dirai-je avec S. Bernard, quel échange ! Vous avez pour fils le Fils même du Très-Haut, l'image de la substance du Père, le Verbe divin par qui tout a été fait, et maintenant, c'est Jean qui est votre fils, ou plutôt ce sont tous les hommes, c'est nous, pécheurs, nous qui par nos crimes avons cloué votre Jésus à la croix, c'est nous qui devenons vos enfants. » Mais, pour Marie, c'est la volonté de son Fils qui seule dirige ses affections ; elle devient la coopératrice la plus ardente de la Rédemption ; son Fils l'a établie la dispensatrice de ses grâces, et elle usera de son crédit pour arracher à l'enfer le pécheur dont la piété filiale se confiera à sa maternelle protection.

Jésus se tourne ensuite vers S. Jean et lui montrant Marie : « *Voilà votre mère !* » lui dit-il. A partir de ce jour, ajoute l'Evangile, Jean reçut Marie dans sa demeure et la regarda comme sa mère ; il fut fidèle à sa mission et rendit à Marie le double tribut de l'amour et de l'assistance.

M. f., deux vertus méritèrent à S. Jean l'incomparable faveur que Jésus lui accorda : sa pureté et son dévouement. Jean était vierge, la fange du péché impur n'avait pas terni la beauté de son cœur. Son amour pour Jésus avait su braver les insultes et les ignominies ; seul de tous les apôtres, à la suite de son Maître bien-aimé, il avait gravi le sommet du Calvaire. Voulez-vous jouir, vous aussi, des prédilections de Jésus ? Sachez garder votre cœur immaculé, et ne rougissez pas de votre foi et de vos convictions ; la lutte sera de courte durée, mais la récompense sera infinie et éternelle.

IV

La dernière attache qui relie Jésus au monde est désormais rompue et nous allons voir l'Homme-Dieu préoccupé d'une seule pensée, celle d'accomplir entièrement le sacrifice de sa Passion. Il était midi quand les premières ténèbres s'élevèrent sur le Gol-

gotha ; depuis ce temps elles montaient toujours, étendant un linceul sur Jérusalem, sur la Judée et la terre tout entière. Le soleil va pleurer la mort de son Créateur, il voilera sa face pour ne pas éclairer l'iniquité des hommes, et les païens eux-mêmes ne purent demeurer insensibles à ce spectacle nouveau, témoin ce cri que la tradition prête en cette circonstance à Denis l'Aréopagite : « Ou la Divinité meurt, ou elle compatit à quelque grande affliction. »

Le supplice du Sauveur devenait plus pénible ; la tête transpercée par les épines, les mains et les pieds déchirés par les clous, le corps violemment tendu, la soif, la fièvre, tout portait les souffrances à un excès intolérable. Pendant trois heures, Jésus est en proie à des douleurs morales bien autrement intenses ; les luttes du jardin des Oliviers recommencent dans son âme. A ce moment, sa mission rédemptrice lui reparaît tout entière. Ces fautes qu'il s'est engagé à expier, il les voit toutes défiler à ses yeux : trahisons, blasphèmes, calomnies, débauches, impuretés de tous les siècles. Lui seul en comprend toute l'énormité et la haine dont Dieu son Père les poursuit depuis le commencement du monde jusque dans les profondeurs de l'éternité. Mais Jésus, en assumant le rachat du péché, avait assumé cette exécration qui s'attache au péché, et la justice de son Père l'accable. Une dernière désolation torture son âme : la pensée du nombre insuffisant de ceux qui profiteront de sa Passion. Il voit Satan s'acharner contre lui, et les hommes, insouciants de la Rédemption de leur Dieu, marcher à flots pressés à la suite du grand séducteur. Ces damnés, Jésus les aime, ils lui appartiennent, c'est pour eux qu'il souffre, il se plaint qu'on lui arrache si violemment une conquête qu'il paie si cher. Et dans cette douleur immense, son abandon est complet : « J'ai cherché, dit-il par la bouche de son prophète, un consolateur et je n'en ai pas trouvé, un ami compatissant à mes peines, et personne ne s'est présenté. » O vous tous qui m'écoutez, si jamais la douleur a frappé à votre porte, vous avez senti dans ce moment pénible combien sont douces les larmes d'un ami pleurant avec nous ! Puisse cette douloureuse pensée vous donner une idée de la désolation qu'éprouva sur la croix le Fils de Dieu ! A Gethsémani du moins, le ciel avait compati à ses peines, il s'était entr'ouvert et un ange était descendu pour fortifier le Sauveur. Mais sur le Calvaire, brisé sous le poids de l'affliction Jésus s'écrie : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* » Douleur immense, dont nous nous expliquerons toute l'amertume si nous nous rappelons que jamais homme n'a comme Jésus-Christ vécu en Dieu et pour Dieu.

Les Juifs, feignant de ne pas comprendre cet appel de la croix montant vers le ciel (car Jésus s'était servi du dialecte syro-chaldéen) : « Quoi ! s'écrièrent-ils, il appelle Elie pour le délivrer ! » Singulière méprise ! Et pourtant, mille ans auparavant, le Roi-prophète chantant sur sa lyre inspirée les souffrances de l'Homme-Dieu avait poussé ce même cri de douleurs que Jésus venait de faire entendre aux oreilles des Juifs. Suivant l'expression de S. Paul, leur cœur gonflé d'orgueil s'était soulevé avec furie à la pensée d'un roi crucifié et leurs esprits scandalisés n'avaient plus d'intelligence pour les oracles divins. Ils renièrent à la fois les traditions de leur patrie, le passé de leurs pères et leur mission divine en repoussant les prophéties ; mais Dieu, vengeant l'honneur de son Fils méconnu, condamna cette ingrate nation à devenir le jouet de vulgaires imposteurs. La superbe Jérusalem, que les larmes du Sauveur n'avaient pu attendrir, éclata en sanglots sous le fer des Romains, et ceux de ses habitants que la mort avait épargnés au milieu des ruines de la cité, furent dispersés dans le monde entier.

Terrible exemple, m. f., des châtiments que Dieu réserve à ceux qui méconnaissent ses dons. Pendant de longs siècles, Dieu avait entouré de ses caresses le peuple juif ; à chaque instant il avait député vers lui ses messagers pour le défendre contre ses ennemis, pour lui rappeler l'alliance sublime qu'il avait bien voulu contracter avec lui. Les Juifs restèrent insensibles à ces appels réitérés du Seigneur. — Et vous, n'êtes-vous pas aussi le peuple de Dieu ? n'êtes-vous pas ses enfants de prédilection ? Les grâces d'En-haut inondent vos âmes ; le sang du divin Agneau est répandu chaque matin pour vous ; souvent il s'infiltre dans vos veines par l'alliance eucharistique. Ah ! n'oubliez jamais, je vous en conjure, cette parole de l'apôtre S. Paul : « La terre qui chaque jour boit la pluie du ciel et qui ne produit que des ronces et des épines, est une terre réprouvée et maudite. » (Hébr., VI, 7). Oui, l'âme que Dieu inonde souvent de sa grâce et sur laquelle ne peut germer aucune vertu, qui entend d'une oreille indifférente les vérités de la foi, qui reste insensible au spectacle pourtant si émouvant des grands mystères de notre religion, cette âme-là est abhorrée de Dieu et porte déjà le caractère de la réprobation éternelle.

V

Cependant les douleurs de Jésus augmentaient toujours. Depuis la veille, aucune boisson n'avait rafraîchi sa langue, et pourtant que de souffrances il avait endurées : agonie, flagellation, couronnement d'épines, portement de la croix, crucifiement ! Tout son corps était consumé par les ardeurs de la fièvre et son haleine brûlante avait fait de sa bouche une véritable fournaise. Succombant à la douleur, le Sauveur pousse ce cri : « *J'ai soif !* » vérifiant ainsi la parole de l'Ecriture.

Mais cette souffrance physique à laquelle Jésus obéit en ce moment doit nous rappeler le désir ardent qui avait toujours animé notre Rédempteur dans l'accomplissement du sacrifice de sa Passion : « Je dois être baptisé d'un baptême de sang, disait-il à ses apôtres, et mon être tout entier est comprimé violemment jusqu'à ce que ce jour arrive. » Le Christ avait soif de Dieu qui se cachait, des âmes qu'il voulait sauver, de la mort qui devait lui donner la victoire décisive. Il y a un instant, tous les crimes des pécheurs défilaient devant ses yeux, il voyait les hommes suivre insouciants les inspirations du démon, et ce cri : « J'ai soif ! » est un dernier appel jeté

à ces ingrats pour les supplier d'exaucer le désir de leur Dieu et de ne pas rendre inutile le bienfait de la Rédemption.

Entendant le cri de Jésus, un soldat s'approche de lui et présente à ses lèvres une éponge imbibée d'un breuvage acide. A l'exemple de ce soldat, cherchons à soulager la soif de notre Sauveur, offrons-lui un cœur complètement dépouillé des attaches du péché.

Souvenons-nous aussi, m. f., que cette soif dévorante sera une des douleurs les plus terribles des damnés. Vous vous rappelez la parabole du mauvais riche. Cet infortuné, enseveli dans l'enfer, aperçoit du fond de l'abîme le patriarche Abraham et jetant vers lui un regard suppliant : « Père, dit-il, laissez Lazare descendre vers moi, qu'il trempe seulement son doigt dans l'eau et le dépose sur ma langue, car ces flammes me dévorent. — Entre toi et nous, lui répond Abraham, un abîme immense est creusé, c'en est fini et pour toujours. » C'est aussi pour nous épargner à jamais cette épouvantable souffrance de la soif éternelle que Jésus a voulu ressentir sur la croix le tourment de la soif.

VI et VII

A ce moment, le Sauveur jette un dernier regard sur le monde. Son œuvre bienfaisante lui apparaît dans son ensemble, et bientôt la mort va la sceller. La tête du serpent infernal est brisée, la mort est détruite, l'enfer est dépouillé de sa proie, le ciel est ouvert ; à la loi de crainte de Moïse Jésus a substitué la loi de l'amour, dont il donne en ce moment le plus touchant exemple ; de nouvelles alliances sont établies entre le ciel et la terre, à l'immolation des taureaux et des génisses va succéder l'immolation mystique rappelant le sacrifice du Calvaire. Les oracles des prophètes que Dieu avait suscités pour être les précurseurs et les historiens anticipés de son Fils sont accomplis ; le Sauveur a reproduit fidèlement dans sa personne divine chacun des traits que les patriarches et les saints de l'Ancien Testament avaient figurés. Son corps même semble se refuser à des souffrances plus longues.

Le regard de Jésus alors quitte la terre et s'élève vers les cieux. Au jour où avait été décrétée son Incarnation, au moment où le plan magnifique du Dieu créateur venait d'être troublé par la malice du démon, le Verbe s'était présenté devant son Père : « Le sang des boucs et des génisses ne vous est pas agréable, ô mon Père ; me voici, je viens pour faire votre volonté ; je prendrai un corps, votre justice me poursuivra de ses rigueurs et vous pourrez alors jeter sur l'homme des regards d'amour. » Sur le Calvaire, c'est aussi vers son Père que Jésus élève les yeux, il ranime ses forces, et lui montrant l'accomplissement de sa mission et le rachat de l'homme : « *Tout est consommé,* s'écrie-t-il ; *mon Père, je remets mon âme entre vos mains.* » A cet instant, le voile du temple se déchire, les pierres des tombeaux se fendent, le monde entier s'attriste à la mort de Celui qui de sa main toute-puissante le tient suspendu dans l'espace, et publie par ces perturbations insolites l'anéantissement d'un Dieu et le salut des hommes.

* *

M. f., la contemplation que vous venez de faire avec moi de Jésus sur la croix vous aura-t-elle donné, comme je le souhaitais au début de cette instruction, le désir de posséder cette science que S. Paul juge incomparable, la science de Jésus crucifié ? S'il en est ainsi, comme je veux l'espérer, laissez-moi, en terminant, attirer votre attention sur le symbole vénéré qui résume toute la Passion : *le crucifix.*

Dans nos familles chrétiennes, le crucifix a la place d'honneur ; vous êtes habitués à le voir, pas assez peut-être à le contempler, à le contempler surtout de ce regard qui se traduit par l'effusion de l'amour.

Ayez le culte du crucifix ; aimez à en porter un sur vous ; qu'il soit votre compagnon à tous les instants de votre existence.

De lui jaillissent des lumières qui éclairent l'intelligence et lui révèlent la vraie science, la seule qui importe. S. Thomas d'Aquin a déclaré que c'est devant son crucifix qu'il avait composé la *Somme théologique,* et l'un de nos plus grands astronomes, Leverrier, avait un crucifix à l'Observatoire, et il reposait dans la méditation des plaies de son Dieu sa tête fatiguée de la contemplation des mystères du ciel.

Le crucifix sera la force de votre cœur à l'heure où la tentation vous écrasera. Peut-être, sentant en vous la révolte de la nature et trouvant trop pesant le joug du commandement divin, serez-vous sur le point de pousser le cri de l'ange révolté : « Non, je ne veux pas servir ! » Mais si vous laissez tomber vos yeux sur votre crucifix, vous sentirez-vous le courage de dire : « Je ne veux pas l'aimer » ?

Le crucifix sera votre consolation dans toutes vos douleurs. Notre sainte Jeanne d'Arc n'a-t-elle pas supporté l'horreur de son atroce martyre en contemplant l'image de la croix que sur sa demande on tenait plus élevée à mesure que la flamme montait ?

Le crucifix sera surtout votre consolation à l'heure de la séparation suprême, à l'heure de la mort ; vous le presserez sur vos lèvres dans les hoquets de l'agonie, et, comme notre grand savant Pasteur, vous demanderez qu'on pose vos mains sur votre cœur et qu'on enlace vos doigts glacés dans ce crucifix qui pendant votre vie a présidé à votre sommeil.

En parlant de la mort, Pascal a écrit cette phrase qui donne le frisson : « Vous mourrez seuls. » Non, m. f., le chrétien ne meurt pas seul ; il emmène avec lui le bien-aimé compagnon de son voyage, le crucifix ; ils dormiront tous deux dans le même cercueil. Et quand tout aura disparu : parents, amis, adieux, lumière, le crucifix restera, gage infaillible du dernier adieu de l'Eglise : « *Ego sum resurrectio et vita.* Je suis la résurrection et la vie. » Et bientôt, — car les années ne comptent pas pour ceux qui sont immortels, — le divin Crucifié, fidèle à sa promesse, ranimera la poussière dispersée de ce corps et associera pour jamais à son triomphe celui qui sur la terre aura accepté d'être le compagnon de ses douleurs. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR PAQUES

I

LE CHRIST-ROI

Mes frères,

Elles étaient vraiment magnifiques les prophéties messianiques qui, de siècle en siècle, avaient retenti aux oreilles du peuple juif. — C'est Balaam, fils de Béor, qui, envoyé pour maudire le peuple de Dieu, s'écrie : « Une étoile sortira de Jacob et un sceptre s'élèvera d'Israël. » (Num., XXIV, 15). — C'est Isaïe qui salue en ces termes le Messie futur : « Un petit enfant nous est né. Il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le *Prince de la Paix.* » (IX, 6). — C'est Zacharie qui s'exprime ainsi : « Fille de Sion, sois comblée de joie. Fille de Jérusalem, pousse des cris d'allégresse ; voici *ton Roi* qui vient à toi, juste et Sauveur. » (IX, 9). — Et l'ange Gabriel, quand il vient saluer la Sainte Vierge de la part de Dieu, que lui dit-il ? « Tu auras un fils et tu lui donneras le nom de Jésus. Il sera grand ; on l'appellera Fils de Dieu. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père. Il régnera dans la maison de Jacob pour toujours et son règne n'aura pas de fin. » (Luc, I, 29-33).

C'est donc un Roi, Roi puissant entre tous, Roi éternel, que le monde attendait. Ce Roi, il est venu à l'heure fixée par les prophètes ; nous chantons aujourd'hui sa victoire, et nous allons voir comment son triomphe surpasse infiniment celui que la terre pouvait prévoir.

I

Oui, c'était bien un Roi que cherchaient les Mages, lorsqu'ils arrivèrent à Jérusalem : « Où est, disaient-ils, le Roi des Juifs qui vient de naître ? Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus pour l'adorer. » Vous savez comment, grâce à l'étoile, ils le trouvèrent à Bethléem, et comment, parmi leurs présents, ils lui offrirent l'or, symbole de la royauté.

Semblable à ces princes qu'un usurpateur cherche pour les faire périr, l'Enfant-Dieu est obligé de s'enfuir ; pendant quelques années il vit en exil, loin de son pays ; pendant d'autres années, plus nombreuses, il se cache dans l'humble atelier de Nazareth, sous les dehors communs d'un artisan qui vit de son travail. Puis, quand son heure a sonné, il se montre, et tout, dans son attitude, est d'un Roi qui commande et à qui tout obéit. « Venez et suivez-moi, » dit-il à certains hommes qu'il choisit comme il veut ; et ces hommes, à son appel, laissent là leurs affaires et leurs familles, et acceptent, à sa suite, une vie de privations, une vie de déplacements continuels, une vie dans laquelle ils seront souvent en butte à la malveillance.

C'est en Roi qu'il commande à la nature. Sur un mot de lui, les substances se changent en d'autres substances ou se multiplient à son gré. Il se dresse contre les vents et les flots, il les menace, et la tempête, comme un fauve dompté, s'apaise aussitôt et expire à ses pieds. Il marche sur les vagues comme sur la terre ferme. Les maladies, les infirmités, la mort elle-même, sur un signe de lui, abandonnent leur proie. C'est un souverain à qui rien n'est impossible.

C'est en Roi qu'il lit dans les âmes comme dans un livre ouvert, qu'il les éclaire et qu'il leur pardonne.

C'est en Roi qu'il s'adresse aux démons eux-mêmes. Ces esprits immondes, qui torturaient tant de malheureux, tremblent devant lui. Entendez-les qui s'écrient : « Qu'y a-t-il entre vous et nous, Fils du Dieu Très-Haut ? Etes-vous venu ici avant le temps pour nous torturer ? » Mais Jésus, devant la foule effrayée par ces clameurs sorties de l'enfer, commande au prince des ténèbres qui, en rugissant de rage, abandonne ses victimes.

Quoi d'étonnant, après cela, que les Juifs, enthousiasmés par tant de puissance unie à tant de bonté, aient voulu le prendre pour Roi ? Comment auraient-ils pu ne pas désirer se faire les heureux sujets de celui qui, seul entre tous les monarques, avait pitié de la foule, et la nourrissait dans le désert, par un prodige sans exemple ! Jésus, parce que l'heure n'était pas encore venue, se dérobait à toutes leurs recherches.

Mais, un jour, il se prêtera à toutes les acclamations. Réalisant la prophétie de Zacharie que je vous ai citée en commençant : « Dites à la Fille de Sion, voici que ton Roi vient à toi, plein de douceur, monté sur un âne, sur le poulain d'une ânesse mise sous le joug, » il s'avance en triomphateur vers Jérusalem. A sa vue, la foule est remplie d'allégresse ; on étend sous ses pas des manteaux ; on coupe des branches d'arbre et on en jonche son chemin ; on chante : « Hosanna au Fils de David ! Béni soit le Roi qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna ! Hosanna ! »

Jamais entrée solennelle d'un souverain dans sa capitale ne pouvait être plus acclamée, plus joyeuse, plus magnifique que celle-ci. Jamais peuple n'avait entouré son roi de plus d'amour. C'en était fait : Jésus était le maître de Jérusalem ; dans quelques jours, sans doute, il aura courbé, armé comme il l'est d'une puissance divine, tous les fronts devant lui !

II

En effet, quelques jours après, le vendredi suivant, vers neuf heures du matin, le Christ Jésus, dans le palais même du gouverneur romain, était assis sur un trône, portait une couronne et tenait dans sa main un sceptre. Mais quel trône ! quelle couronne ! quel sceptre !

Depuis longtemps, les Pharisiens, ces sectaires qui avaient accaparé l'influence en Judée, avaient juré la perte de celui qui avait dévoilé leurs vices et leur hypocrisie, de celui que tout le monde acclamait comme le Messie attendu. « Que faire ? avaient-ils dit. Cet homme-là fait beaucoup de miracles. Si nous le laissons, tout le peuple croira en lui ; les Romains viendront et détruiront notre ville et notre race. » Au soir des Rameaux, dans un nouveau conciliabule, ils s'étaient dit les uns aux autres : « Vous

voyez que nous n'y gagnons rien ; tout le monde court après lui. » Ils résolurent de ne pas attendre davantage, et le jeudi suivant, la nuit étant venue, Jésus fut arrêté.

Trahi par un de ses apôtres, renié par un autre, lâchement abandonné par les autres, il est mené d'Anne à Caïphe, de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, d'Hérode à Pilate ; partout accablé d'insultes et de mauvais traitements qu'il supporte sans opposer aucune résistance.

Pilate, qui connaît les Pharisiens, devine bien vite qu'ils sont poussés par la jalousie. Ecoutez ce dialogue :

Pilate. — Tu es le Roi des Juifs ?

Jésus. — Dites-vous cela de vous-même ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi ?

Pilate. — Est-ce que je suis Juif ? Ta nation et les princes des prêtres t'ont livré à moi. Qu'as-tu fait ?

Jésus. — Mon royaume n'est pas de ce monde. S'il était de ce monde, mes sujets combattraient pour que je ne sois pas livré aux Juifs. Mais mon royaume n'est pas de ce monde.

Pilate. — Ainsi donc, tu es Roi ?

Jésus. — Oui, je suis Roi. Je ne suis né et je ne suis venu au monde que pour rendre témoignage à la vérité, et quiconque est de la vérité écoute ma voix.

Le gouverneur veut délivrer le captif, dont l'innocence lui paraît évidente. Mais comment désarmer la haine des Juifs ? Alors, il s'avise de faire flageller Jésus, sous les yeux du peuple ; supplice cruel, qui devait être suivi d'une scène plus cruelle encore.

C'est alors, en effet, que les bourreaux, ayant ramené Jésus dans la cour du prétoire, appellent à eux la cohorte tout entière. Ils le font asseoir sur un débris de colonne : voilà son trône ! Ils tressent une couronne d'épines : voilà son diadème ! Ils lui jettent sur les épaules une vieille casaque rouge : voilà son manteau royal ! Ils lui mettent un roseau entre les mains : voilà son sceptre ! Puis, tour à tour, ils fléchissent le genou devant lui, en disant : « Salut, Roi des Juifs ! » Et chacun d'eux, en se relevant, lui crache au visage, lui donne des soufflets, et, lui arrachant le roseau, en frappe de grands coups sur la couronne d'épines. C'est atroce, c'est horrible, abominable !

En cet état, Pilate le montre aux Juifs. Croyez-vous qu'ils vont avoir pitié ? Ils n'ont qu'un cri : « Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! »

— Quoi donc, dit Pilate, je crucifierai votre Roi ?

— Nous n'avons pas d'autre roi que César ! répondent-ils.

Alors le gouverneur leur abandonne le Christ. Sa seule ressource est de mettre au sommet de la croix un écriteau avec ces mots : *Jésus de Nazareth, Roi des Juifs*. Inscription qui provoque d'abord l'irritation des Pharisiens, puis leurs moqueries. « S'il est Roi d'Israël, disent-ils en branlant la tête, qu'il descende maintenant de la croix et nous croirons en lui ! »

Mais Jésus reste sur son gibet, et bientôt il y meurt. Bientôt il est mis dans un tombeau scellé et gardé par les soldats. C'en est fait de sa royauté, ensevelie avec lui à tout jamais.

Prophètes du Dieu tout-puissant, et vous, Gabriel, archange du Très-Haut, vous seriez-vous trompés ?

III

Eh bien ! non, ils ne se sont pas trompés !

Rappelez-vous la réponse du Fils de Dieu à Pilate : « Je suis Roi, mais mon royaume n'est pas de ce monde. »

Rappelez-vous ce qu'il dit au bon larron, qui lui demandait de ne pas l'oublier quand il viendrait dans son royaume : « En vérité, tu seras aujourd'hui même avec moi dans le paradis. »

Et pourquoi, Juifs, et toi, Pilate, pourquoi vous obstiniez-vous à ne pas vouloir que le Christ fût un roi terrestre ? Qu'a-t-il besoin d'un royaume ici-bas, lui qui les possède tous ?

Non, non ! Ce que les prophètes, ce que Gabriel avaient annoncé, ce à quoi Jésus avait droit, ce qu'il voulait, c'était régner sur les âmes, et ce royaume-là, depuis sa résurrection, il l'a !

En reparaissant parmi les hommes au jour fixé par lui, plein de vie, malgré la mort, les scellés et les gardes, il a montré qu'il est Dieu ; il a montré que s'il s'est laissé trahir, renier, insulter, bafouer, flageller, crucifier, c'est librement, c'est pour nous sauver, parce qu'il nous aimait !

Et parce qu'il nous a ainsi aimés, en donnant sa vie pour nous, les cœurs des hommes, dans un élan irrésistible, sont allés à lui. L'amour de l'humanité a répondu à l'amour de la divinité. Voilà le royaume du Christ, et ce royaume-là, bien supérieur à ceux de la terre, n'aura jamais de fin.

Ah ! Pharisiens, qui croyiez si bien avoir à jamais abattu votre ennemi, vous disiez sur le Calvaire, en branlant votre tête railleuse : « S'il est Roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix et nous croirons en lui ! » Jésus est resté sur le gibet, et c'est parce qu'il y est resté qu'il a tout attiré à lui !

Voyez : il a changé la face du monde, non pas en y promenant le fer, le feu et la dévastation, mais uniquement par la charité. Ses disciples ont vaincu leurs bourreaux en se laissant massacrer comme lui, c'est à force de souffrances, que la pureté a chassé l'immoralité, que l'égoïsme a été remplacé par le dévouement, et la cruauté par la douceur. Son royaume s'agrandit tous les jours, et tout ce qu'il y a sur la terre de pur, de généreux, de vaillant, se prosterne devant lui pour l'adorer !

On l'aime plus que ses biens, plus que sa famille, plus que soi-même, puisque pour lui, quand il le faut, on quitte tout, et même sa vie, avec joie. Jamais roi n'a été plus servi, plus aimé, plus passionnément suivi que lui. Pour lui, le génie humain épuisera toutes ses ressources, et quand il aura, en son honneur, enfanté des chefs-d'œuvre impérissables, il gémira d'être impuissant à traduire son admiration et son amour.

Cette admiration et cet amour ne trouvent leur

expression aussi complète que possible que dans les fêtes instituées en son honneur. Chaque fois que le cours de l'année ramène la date d'un de ses mystères, les cloches s'ébranlent pour appeler le peuple, son peuple, dans ses églises. Jamais on ne se lasse d'entendre raconter sa vie, ses miracles, ses souffrances et sa mort. Si vous pouviez, ô Pharisiens, voir, comme en ces jours derniers, la foule accourir pour baiser ses pieds que vous avez cloués ; si vous pouviez voir, comme nous, des mamans soulever leurs tout-petits pour leur permettre d'embrasser le bon Jésus, c'est là que vous comprendriez combien le Christ est vraiment le Roi triomphant de la terre qu'il a sauvée !

* *

O Christ-Roi, puisque en ce jour nous chantons votre victoire sur le monde, sur l'enfer et sur la mort, affermissez votre règne dans nos âmes et dans nos vies ! Nous sommes vos sujets soumis et reconnaissants. Ne permettez pas que nous vous soyons jamais infidèles, afin que vainqueurs nous aussi, vainqueurs par vous et pour vous, nous puissions un jour vous contempler dans votre gloire éternelle ! Ainsi soit-il.

II

JÉSUS-CHRIST VAINQUEUR DE LA MORT ET DE LA HAINE

Mes frères,

Au soir du Vendredi Saint, les ennemis de Notre-Seigneur jouissaient de leur triomphe. Enfin, ils étaient débarrassés de cet intrigant, de ce meneur de foule qui troublait leur tranquillité et blessait si profondément leur orgueil.

Au soir du Vendredi Saint, les amis de Notre-Seigneur étaient dans l'abattement, dans la déception, dans le découragement. Ils avaient espéré que ce serait lui qui rétablirait le royaume d'Israël, et leur espoir était enseveli dans un tombeau.

Et voici qu'au matin du troisième jour le Christ réapparaît dans le monde, vivant et glorieux : vainqueur de la mort, vainqueur de la haine.

Unissons-nous à la joie des disciples de N.-S. Jésus-Christ quand ils retrouvèrent le Maître, et à la joie de l'Eglise qui chante l'*Alleluia* de la Résurrection.

I

Jésus-Christ est vainqueur de la mort.

Quand de ses mains toutes puissantes, ou, plus vraiment, quand de l'amour de son cœur Dieu fit jaillir la vie dans le monde, il ne la donna pas à regret. Il créa les êtres vivants pour l'immortalité.

Hélas ! l'homme vint lui-même détruire le plan de Dieu. Malgré l'avertissement et la menace du Créateur : « Si vous mangez le fruit défendu, vous mourrez certainement, » l'homme se laissa prendre aux filets de la tentation, et depuis lors, chaque génération qui se lève semble pousser au tombeau celle qui la précède.

Pensée accablante, celle-là ; car nous aimons la vie ; nous l'espérons toujours plus complète, toujours plus belle, toujours plus longue, toujours plus heureuse. Par le souvenir de notre divine origine, nous voulons une vie qui ne finira pas, et chaque jour la mort apparaît sur notre route. Elle creuse des tombeaux sous chacun de nos pas, pour nous rappeler la loi du châtiment que nous ne pouvons pas éviter.

Prenant notre nature humaine et, selon l'expression de S. Paul, se faisant en tous points semblable à nous, hormis le péché, Notre-Seigneur devait, lui aussi, connaître la mort. Et il choisit la mort la plus douloureuse et la plus pénible qui soit : son corps est déchiré par les fouets, transpercé par les clous comme celui d'un criminel, et enseveli dans le tombeau.

Mais au matin de Pâques, par une mystérieuse puissance la terre tremble et ne peut garder le dépôt qu'elle avait reçu trois jours auparavant.

« Personne ne m'ôte la vie, avait dit Jésus. Je la donne moi-même. J'ai le pouvoir de la donner et j'ai le pouvoir de la reprendre. » Et en ce jour il a repris la vie. Il se montre aux saintes femmes, aux disciples d'Emmaüs, aux apôtres réunis dans le Cénacle : « Ne vous troublez pas ! Voyez mes pieds, mes mains, la plaie de mon côté. C'est bien moi. Un fantôme n'a ni chair ni os, » et pour les convaincre davantage de sa présence, il se met à manger avec eux un morceau de poisson grillé et un rayon de miel.

O mort, où est ta victoire ? Depuis l'origine du monde tu couches les hommes dans le tombeau ; mais aujourd'hui tu es vaincue par le Christ, car le Christ ressuscité ne meurt plus.

Et voici que par un acte de l'amour infini du Christ Rédempteur, son triomphe se communique à chacun de nous : « Je suis la résurrection et la vie ; quiconque croit en moi vivra, et je le ressusciterai au dernier jour... Je suis le pain vivant descendu du ciel ; celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. »

Oh ! m. f., quelle promesse ! Quelle joie de penser que notre poussière fût-elle dispersée aux quatre vents du ciel, à l'appel de Dieu elle reprendra vie, et que la famille tant aimée de la terre se retrouvera dans le bonheur du ciel !

Oh ! combien la parole du saint homme Job prend de puissance sur nos lèvres, nous qui connaissons la résurrection du Sauveur : « Je sais que mon Rédempteur est vivant et que lui-même me ressuscitera au dernier jour ; que dans ma chair je le verrai et que mes yeux le contempleront. » Notre-Seigneur est vainqueur de la mort.

II

Dans sa résurrection, Jésus-Christ est vainqueur de la haine.

Selon les apparences, il semble en avoir été la victime. Mais la réalité est tout autre.

Petit enfant, Hérode a cru l'avoir fait mourir, et il aurait été bien étonné d'apprendre que, trente années plus tard, dans toute la Palestine l'enfant de Bethléem avait des amis.

La haine poursuivit Notre-Seigneur pendant son apostolat. Combien de pièges ses ennemis lui ont tendus, espérant le prendre en faute !

Même quand elle eut cloué le Sauveur à la croix, la haine ne désarma point. Elle a même la hantise de son crime : « Nous nous souvenons, disent les princes des prêtres à Pilate, que de son vivant ce séducteur a dit : Après trois jours je ressusciterai. Ordonnez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent l'enlever, car cette dernière tromperie serait pire que la première. »

Folie que vos scellés et vos gardes ! On n'enchaîne pas la vie et on ne tient pas l'amour captif. Juifs déicides, vous vous êtes réjouis au Calvaire, et vous tremblez maintenant devant un cadavre. Eh bien ! quand vos soldats descendront de leur garde, chassés par l'ange de la résurrection, quand ils seront revenus pâles et tremblants, je vous invite à venir visiter le tombeau du Christ, c'est là que vous apprendrez que l'amour est plus fort que la haine.

Et cependant, m. f., il ne semble pas que la leçon ait beaucoup servi. Chose étrange, en effet, la haine de Jésus-Christ ne désarme pas et reste violente à travers les âges.

Elle existe chez ceux qui ne croient pas que Jésus-Christ soit ressuscité. Mais s'il n'est pas ressuscité, il est mort, et s'il est mort, pourquoi s'acharner contre lui ?

L'Eglise est à peine née qu'on veut la détruire dans son berceau. Pendant trois siècles le sang des chrétiens coule sous la dent des bêtes et le glaive des bourreaux. L'empereur Dioclétien déclare que le nom chrétien est aboli ; dix ans après, l'Eglise sortait des catacombes et Julien l'Apostat faisait en mourant cet aveu plein d'amertume : « Galiléen, tu m'as vaincu ! »

A l'heure de la grande Révolution, l'Eglise de France a compté des martyrs. Aujourd'hui l'Eglise du Mexique honore pieusement les siens.

La haine et la violence des ennemis du Sauveur se transmet ainsi dans le monde, se disant toujours à la veille de sonner le glas funèbre de la foi chrétienne et de l'Eglise catholique. Elle n'a pas encore compris que l'amour versé par Notre-Seigneur dans le cœur de ses fidèles est plus fort que la haine allumée par Satan dans l'âme de ses suppôts. Cet amour est éclairé par l'enseignement du Sauveur : « Comme le monde m'a haï, il vous haïra vous-mêmes, » et il est soutenu par sa promesse pleine d'espérance : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde et je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

* *

Le péché et la haine n'ont jamais engendré autour d'eux que la mort. Mais voici que par sa mort et sa résurrection, Notre-Seigneur nous apporte la vie et l'amour.

O vous, m. f., qui avez eu le courage et la loyauté de demander à Dieu le pardon et l'oubli de vos péchés, n'avez-vous pas senti que le sacrement de Pénitence venait de donner à votre âme une vigueur nouvelle, puisque vous vous êtes relevés l'âme en paix et déjà remplie de la présence divine ? Quand vous vous êtes agenouillés ce matin à la Table sainte, il vous a semblé que vous étiez redevenus comme un petit enfant devant Dieu. Mais en prenant conscience de la Grande Réalité qui vivait au-dedans de vous-mêmes, quand vous avez confié à ce Dieu tout-puissant votre présent, votre avenir, vos préoccupations, vos souffrances, votre foyer, vos enfants, n'avez-vous pas senti que votre confiance était bien placée, puisque le Dieu qui est descendu dans vos poitrines vous a donné tant de preuves de son amour !

M. f., la vie divine que Notre-Seigneur vous fait partager, et l'amour éternel qu'il vient de raviver dans votre cœur, doivent vous aider à lui ressembler un peu plus ici-bas, vous aider à le faire connaître, à le faire aimer de ceux qui ne le connaissent pas. Qu'il en soit ainsi ! Ce sera pour la gloire de Dieu, pour votre plus grand bien et le salut de vos âmes. *Amen.*

III

LA RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR ET L'ÉGLISE DE FRANCE

Ego vici mundum.
Le vainqueur du monde, c'est moi ! (Jo., XVI, 33).

Mes frères,

Il y a quelque cinquante ans, à pareil jour, deux hommes se promenaient dans Paris. L'un d'eux était à la tête des affaires de l'Etat et marquait son passage au pouvoir en inaugurant contre l'Eglise catholique la persécution qui dure encore. Le hasard de leur flânerie amena ces deux hommes devant une église. Attirés par les accords de l'orgue, ils entrèrent. L'enthousiasme des chants, l'affluence des fidèles, l'ordre des cérémonies, la ferveur des prières ne tardèrent pas à les émouvoir ; ils restèrent quelques instants, et quand ils furent sortis, tout rêveurs, le compagnon de l'homme d'Etat lui dit :

— C'est bien beau tout de même !

— Oui, répondit l'autre, c'est bien beau ! Et dire, ajouta-t-il, que dans quelques années tout cela sera fini !

Depuis lors, un demi-siècle s'est écoulé. Le persécuteur est mort depuis longtemps, et le jour de Pâques, chaque année, la foule remplit toujours les églises pour acclamer le triomphe du Christ ressuscité !

Je vous ai cité cet épisode pour vous montrer, m. f., que N.-S. Jésus-Christ rencontre encore, de nos jours, le même acharnement qu'au temps des Juifs déicides. On ne peut plus le mettre à mort, puisqu'il est maintenant dans son immortalité victorieuse ; mais on s'en prend à son œuvre bénie, l'Eglise catholique, et l'on s'efforce, comme on a fait pour lui, de l'anéantir.

Nous allons voir que, pour cela, on obéit aux mêmes *motifs,* qu'on emploie les mêmes *moyens,* et qu'on aboutira fatalement toujours au même *insuccès.*

I

Quand on relit le récit de la Passion, cette page toujours émouvante, même pour ceux qui ne sont pas croyants, on est frappé de voir comment, à plusieurs reprises, l'innocence de Jésus fut reconnue et proclamée. C'est Pilate qui déclare par trois fois : « Je ne trouve absolument rien à lui reprocher. » C'est Hérode qui juge de même. C'est Judas qui rapporte l'argent de sa trahison en disant : « J'ai livré le sang innocent ! » C'est le bon larron qui, du haut de son gibet, dit hautement que le Christ n'a rien fait de mal et implore sa miséricorde.

Et pourtant Jésus est condamné, et pourtant on lui préfère un scélérat notoire, et pourtant il est crucifié comme le dernier des malfaiteurs... Comment une telle injustice a-t-elle pu être commise ?

Comment ? Mais est-ce que vous ne savez pas que les passions humaines, quand elles sont débridées, deviennent féroces, et qu'elles renversent, au mépris de tous les droits, tout ce qui leur barre le chemin ?

Les Pharisiens étaient *orgueilleux*. Fiers de leur réputation usurpée, ils avaient vu avec colère le nouveau prophète dénoncer leurs hypocrisies et détourner d'eux la confiance populaire. N'ayant pu le surprendre dans ses paroles et le convaincre de péché, ils n'eurent plus, pour le perdre, d'autre ressource que le crime. Cette ressource, ils n'hésitèrent pas à l'employer.

L'orgueil, est-ce que ce n'est pas la première cause de la guerre faite à l'Eglise ? Rappelez-vous ces déclamations qu'on a pu lire dans les journaux et entendre à la tribune du Parlement. Ce qu'on voulait venger, c'était la raison humaine depuis trop longtemps réduite en esclavage. Le temps était venu de lui rendre sa liberté et de l'affranchir de la servitude des dogmes. Désormais il n'y aurait plus de Dieu au-dessus de l'homme ; ou plutôt, ce serait l'homme qui serait Dieu. Et puisque l'Eglise s'opposait par son *Credo* à cette nouvelle religion, à bas l'Eglise !

Pilate était un *ambitieux*. Bien qu'il fût persuadé de l'innocence du Sauveur et qu'il l'eût proclamée, la crainte de perdre la faveur de César fit de lui un magistrat prévaricateur. Contre toute justice, malgré le cri de sa conscience, il livra Jésus aux bourreaux.

L'ambition ! N'a-t-elle pas été aussi une des causes de la guerre déclarée à l'Eglise ? Pour arriver au pouvoir, pour obtenir un mandat électoral, c'était habile et commode de soulever les passions irréligieuses : la haine de la religion tiendra lieu de talents et de mérites ; à bas l'Eglise !

Judas était *cupide*. Les ennemis du Christ n'eurent pas besoin de le tenter. Du moment qu'il y avait de l'argent à gagner du côté des Pharisiens, il y courut, et le pacte infâme fut conclu sur-le-champ.

L'argent ? Mais on pouvait en ramasser pas mal si l'on trouvait moyen de s'emparer des biens légués à l'Eglise pour ses écoles, ses pauvres, ses fondations, ses communautés religieuses. Ce serait un vol, vol d'autant plus criant que l'Etat avait, pour ces biens, engagé son honneur avec sa signature. N'importe ! Du moment qu'il y a de l'argent, à bas l'Eglise !

Et pourquoi cette conspiration et cette haine ? L'Eglise avait-elle donc démérité ? Non, elle continuait, comme par le passé, comme l'avait fait Jésus, à pacifier les âmes, à consoler les souffrances, à secourir les misères. D'elle, comme de Jésus, on pouvait dire : « Quel mal a-t-elle donc fait ? » Mais je vous l'ai dit : quand les passions humaines sont débridées, elles deviennent féroces, et, au mépris de tout droit, elles renversent tout ce qui leur barre le chemin.

II

Et dans sa Passion, qui dure chez nous depuis cinquante ans, l'Eglise a connu les mêmes souffrances que Jésus éprouva dans la sienne. Pour elle comme pour lui, ce fut l'heure des puissances ténébreuses.

D'abord la *trahison*. Combien de Judas qui, oublieux de leurs serments et des bienfaits dont l'Eglise les avait comblés, se tournèrent contre elle et la livrèrent à ses ennemis !

Ensuite l'*abandon*. Ah ! si ses enfants avaient seulement protesté et fait éclater leur indignation, ils auraient fait reculer ceux qui osaient s'attaquer à la mère de leurs âmes ! Mais on se contenta de remplir de fleurs les wagons qui emmenaient loin de France les religieuses exilées ; on se lamenta sur les malheurs des temps ; on se cacha comme les apôtres dans une affliction peureuse ; puis l'on se tut et l'on accepta les faits accomplis, en répétant : « C'est bien malheureux, mais nous n'y pouvons rien ! »

Ensuite l'*impopularité*. Ah ! quelle scène affreuse quand Pilate, ayant fait flageller le Fils de Dieu, le présenta au peuple tout déchiré, tout ensanglanté, dans le vain espoir d'attendrir cette foule égarée ! Mais les Pharisiens étaient là pour s'opposer à toute pitié. Entendez-vous ces hurlements qui s'élèvent aussitôt : « Otez-le ! Otez-le ! Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! » Cette scène s'est reproduite, non pas une fois, mais à maintes reprises, au moment des inventaires ; alors qu'on enfonçait les portes des églises, il y avait dehors une foule qui applaudissait aux exploits des démolisseurs, et qui insultait au passage les quelques fidèles qui avaient fait, dans le temple sacré, la veillée de la prière et des larmes.

Ensuite le *dépouillement*. De même qu'au pied de la croix les bourreaux de Jésus se partageaient ses pauvres vêtements, de même on alla chercher, jusque dans la tombe des morts, les biens légués à l'Eglise. Les pierres elles-mêmes eurent beau protester ; on s'installa dans les maisons qui lui avaient appartenu. Ce fut une honteuse curée, la curée du sacrilège !

Toutefois la vraie Passion de l'Eglise n'était pas là. Elle était dans *les outrages qu'on faisait à Dieu*. Elle était dans les ravages qui s'opéraient dans les âmes. Ah ! ces lois criminelles du divorce qui sépare ce que Dieu a uni et qui dissocie les familles qu'il avait bénies ; de la laïcité scolaire qui exclut Dieu de l'éducation nationale et qui éloigne de lui

les tout petits enfants ; ce laïcisme qui refuse à Dieu toute autorité sur la France, fille aînée de l'Eglise, née d'un acte de foi au baptistère de Reims ; cette neutralité qui empêche le prêtre de visiter les mourants dans les hôpitaux à moins d'être appelé expressément ; cet ostracisme qui ne permet pas au Maître du monde de sortir publiquement dans les rues qui sont ouvertes à tous les autres cortèges ; que sais-je encore ? Je n'en finirais pas si je voulais énumérer tout ce qu'on a fait pour détruire le sentiment religieux dans les âmes.

Ainsi donc, ce n'était pas avec des clous que l'on crucifiait l'Eglise, mais avec des décrets et des articles de lois. Comment une société qui n'avait pour se défendre que les prières de ses enfants, aurait-elle pu résister à un pareil étranglement ? On pouvait bien, n'est-ce pas, annoncer à bref délai sa disparition définitive ; et nous avons vu en commençant qu'on ne s'en faisait pas faute !

III

Et pourtant l'Eglise de France vit toujours. Bien plus : elle est plus vivante que jamais. A qui voudrait en douter, je n'aurais qu'à dire : « Regardez tout ce peuple qui emplit cette église. Regardez toutes ces foules qui se pressent dans toutes les églises de ce pays et de l'univers entier ; ces foules remplies de joie, frémissantes d'enthousiasme, avides de foi. » Pourquoi sont-elles là, sinon pour acclamer le Christ ressuscité, le Christ qui ne meurt plus, et qui, à cette Eglise que vous pensiez abattre, a promis et donné l'immortalité !

Ah ! vous vouliez la détruire, cette Eglise catholique qui n'est pas autre chose que la survivance de Jésus dans le monde ! Vous avez donc oublié votre histoire ? Vous ne saviez donc plus que la persécution, loin de lui être fatale, est toujours pour elle un regain de vie et un gage de victoire ?

Voyez en effet, m. f., ce qui s'est passé.

Après toutes les lois irréligieuses dont je vous rappelais tout à l'heure les suites néfastes, on a voulu porter à l'Eglise de France un dernier coup en la séparant, à la fois, de l'Etat et du Pape. Devenue schismatique, elle devenait un jouet entre les mains des pouvoirs civils qui l'auraient dominée bien plus despotiquement qu'au temps du Concordat. Mais le Pape parla. D'un mot souverain il condamna la loi qui avait été faite sans lui et contre lui ; et, dans une soumission magnifique, l'Eglise de France renonça à tous ses biens et se voua à la misère pour lui obéir. Du même coup, elle montra qu'elle n'était pas, comme on aimait à le répéter, une affaire d'argent. Du même coup, elle provoqua l'admiration de tous les hommes sincères dans le monde entier. Du même coup, elle rallia à elle les gens honnêtes, qui furent indignés des procédés dont on usait envers elle.

Privée des ressources que l'Etat lui versait en vertu des traités, elle tendit la main à ses fidèles, et ceux-ci, avec un élan qui n'a fait que grandir depuis vingt ans, répondirent à son appel, en sorte qu'à présent elle s'appuie sur ce peuple qu'on avait, un moment, détourné d'elle. Elle a conquis une liberté qu'elle n'avait jamais connue jusqu'alors.

Bien plus, il apparaît tous les jours davantage que tout ce qu'on a fait contre l'Eglise est contraire non seulement au bon droit, mais aussi au bonheur et à la prospérité de la France. On s'en rend compte à présent, et, chose jusqu'ici inattendue, des hommes se lèvent pour défendre la Religion attaquée. Chaque semaine, sur tous les points du territoire, ils se réunissent par milliers pour faire entendre leurs protestations. Des lois que l'on proclamait intangibles sont dénoncées par eux comme injustes et oppressives. Le mouvement libérateur, loin de s'atténuer, prend chaque jour une nouvelle intensité ; et comme le succès est promis aux plus persévérants, il aboutira pour l'honneur de la France et la liberté de l'Eglise !

* *

Vous le voyez, m. f., la persécution, loin de nuire à la religion catholique, n'a fait que lui donner un nouvel essor. C'était facile à prévoir parce que Jésus l'a annoncé. Celui qui a vaincu, en ce jour, cette dominatrice universelle qui s'appelle la mort, a promis d'être avec son Eglise jusqu'à la fin des temps. Sa victoire est la nôtre, à condition que nous lui restions fidèles. Sachons donc ne jamais nous décourager puisqu'il a dit : « *Confidite, ego vici mundum.* Confiance ! le vainqueur du monde, c'est moi ! » Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

XXI

DIMANCHE DE QUASIMODO

Les Apôtres ont réellement vu le Sauveur

Dimanche dernier nous avons vu que les apparitions du Sauveur prouvaient sa résurrection. Mais l'incrédulité prétend que les témoins des apparitions de Jésus, et en particulier les apôtres, *ont cru voir* le Maître, mais qu'en réalité ils ont été victimes de l'hallucination. En un mot, c'est la foi des apôtres qui a fait la résurrection, et non pas la résurrection qui a motivé leur foi. L'Evangile d'aujourd'hui nous montre que cette hypothèse est inadmissible. Elle est contredite : 1° *par la conduite des apôtres lors des apparitions* et 2° *par la conduite des ennemis des apôtres.* 3° *Elle n'explique pas la radicale transformation de ces mêmes apôtres.*

I

L'hallucination est une perception sans objet. Elle peut se rapporter à tous les sens, mais les hallucinations de la vue sont les plus fréquentes. C'est un phénomène *morbide* qui se produit dans les imaginations vives et surexcitées, tranchons le mot, déséquilibrées.

Or, Dieu merci, ce n'est point par l'imagination que pèchent les apôtres, gens de labeur et de grand air, à la poitrine et aux muscles durcis par le rude

travail de la pêche. « Ils se portent bien, dit Monsabré, et de leur pied robuste ils franchiront, tout à l'heure, d'immenses distances pour aller porter la bonne nouvelle jusqu'aux extrémités du monde. Gens pratiques, positifs et de bon sens, ils ne veulent pas croire *le fait de la résurrection,* si contraire aux lois habituelles de la nature. Au témoignage des saintes femmes ils répondent résolument : « Ce sont *des visionnaires ;* » et quand Jésus leur apparaît dans le Cénacle, la première impression qu'ils éprouvent, c'est de voir *un fantôme.* Il leur faut des paroles et des actes sensibles pour dissiper leur doute. Thomas, plus incrédule que les autres, pousse l'audace jusqu'à toucher l'apparition, et ce n'est qu'après avoir senti le corps qu'il s'écrie : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

L'incrédulité des apôtres est tenace, obstinée, opiniâtre ; elle dépasse les limites de la raison humaine. S. Grégoire en recherche la cause et il la voit moins dans l'infirmité des apôtres que dans nos besoins. C'est de leurs doutes qu'a jailli sur le monde la lumière dont il est éclairé. Ils ont résisté à toutes les évidences, ils ont exigé toutes les preuves. Leur foi, d'abord molle, n'a pris de la consistance qu'à force de voir, d'entendre, de toucher le Sauveur, et notre foi à nous peut s'appuyer sans aucune crainte sur leur témoignage.

II

Presque aussitôt après la Pentecôte, les apôtres, prêchant la résurrection de Jésus-Christ devant le peuple assemblé sur les places de Jérusalem et les parvis du Temple, sont arrêtés. Le lendemain, ils comparaissent devant le Sanhédrin, présidé par Anne et Caïphe. Là ils proclament encore la divinité de Jésus-Christ, « que vous avez crucifié, disent-ils, mais que Dieu a ressuscité d'entre les morts. »

Alors les magistrats confèrent entre eux : « Que ferons-nous ? » se demandent-ils. — La réponse était aisée, mes frères : *ils n'avaient qu'à produire le cadavre du supplicié* et à dire à la foule : « La preuve que vous avez affaire à des exaltés, c'est que nous savons où est le cadavre de celui qu'ils prétendent ressuscité. » Non. Ils se contentent de punir les apôtres et de les renvoyer en leur défendant de prêcher Jésus. Mais ils s'attirent cette réponse : « Nous ne pouvons pas taire ce que nous avons vu. »

III

Mais quand même ces faits nous manqueraient, la *transformation* soudaine des apôtres serait pour nous la preuve évidente du triomphe de Jésus-Christ sur la mort.

Pendant la Passion, tous refusent, à Celui qui les a tant aimés, un témoignage qui confondrait ses accusateurs. Le plus honoré d'entre eux s'avilit par un triple reniement. Un seul est présent au Calvaire.

Cinquante jours après, ces mêmes hommes, debout sur les places de Jérusalem, osent dire aux princes des prêtres, aux scribes et aux anciens du peuple : « Vous avez tué l'auteur de la vie. » — Ces mêmes hommes bravent les menaces de ceux qui leur commandent le silence, et ils parlent avec un indomptable courage. — Enfin, ces mêmes hommes souffriront tous et mourront dans les supplices pour sceller de leur sang leur intrépide témoignage. Pierre est crucifié comme son Maître ; Paul est décapité ; Jacques, fils de Zébédée, meurt sous le glaive d'Hérode ; Jacques, fils d'Alphée, sous les pierres du Sanhédrin ; André trouve en Achaïe et la croix et le bûcher ; seul, S. Jean survécut à l'hécatombe, mais après avoir été plongé dans un bain d'huile bouillante.

Que s'est-il donc passé ? Entre ce qu'ils étaient hier et ce qu'ils sont aujourd'hui, un grand prodige s'est opéré. Ils nous le disent eux-mêmes dans leurs premières prédications : « Hommes de Judée, habitants de Jérusalem, ce Jésus de Nazareth que vous avez crucifié par les mains des impies, *Dieu l'a ressuscité,* nous sommes les témoins de ce haut fait. »

La Résurrection, il ne fallait rien moins que cette certitude pour donner aux apôtres le dévouement, l'audace, l'héroïsme dont nous les voyons faire preuve.

Des remarques précédentes il nous est facile de conclure que les apôtres ont certainement vu le Christ vainqueur de la mort, et personne n'a pu donner un démenti à cette impérieuse affirmation de leur âme convaincue : « Le Seigneur est vraiment ressuscité. *Surrexit Dominus vere.* »

Voilà la vérité qu'il faut croire, nous n'avons qu'à incliner notre esprit et notre cœur dans un acte de foi. Disons donc avec S. Thomas : « O Jésus, vous êtes et vous serez toujours mon Seigneur et mon Dieu ! »

AUX ENFANTS DE MARIE

XV

LA FORMATION INTELLECTUELLE

Un grand évêque, Mgr Dupanloup, qui a écrit de fort belles pages sur l'éducation de la jeunesse, nous a laissé ces paroles : « Le travail intellectuel est un ami fidèle qui se fait à chaque âge, à chaque disposition, pour l'âme qui l'a pris comme compagnon de vie. » Malgré les multiples soins qui vous incombent journellement, j'oserai vous dire de réserver sur vos heures une toute petite part pour la lecture, l'étude, afin d'orner votre esprit des connaissances les plus utiles.

I

Pour ce qui concerne les *études profanes,* il y a aujourd'hui un courant que les programmes en vigueur risquent de pousser à l'exagération. Je vous ferais sourire si je vous parlais de brevet supérieur ou de baccalauréat : ces études, ces examens ne seront jamais accessibles qu'au petit nombre. Je ne vous parlerai pas davantage d'apprendre le latin ; ce n'est pas qu'il soit dans ma pensée que le latin doive être absolument exclu des études féminines, au contraire, certaines jeunes filles, d'une situation aisée et qui laisse des loisirs, peuvent utilement en savoir les éléments : celle qui se met à même de pouvoir suivre et goûter les offices de l'Eglise dans sa langue liturgique fait un acte louable.